

maxime de Vauvenargues que je relisais hier : *La physionomie est l'expression du caractère et celle du tempérament.*

Prado a une tête de parfait honnête homme, et cependant c'est un assassin.

. Avant mon départ, je me figurais qu'on était, à coup sûr, bien meilleure là-bas qu'ici, mais je me suis aperçu, au bout de quelques jours, que nos cousins de France avaient leurs petits défauts tout comme nous.

J'ai constaté que, là aussi, les gros poissons mangent les petits et que, s'il y a des malheureux, c'est malgré eux, comme dit la chanson.

Je puis ajouter qu'après avoir vu Prado, lu les horreurs de Whitechapel, écouté les boulangistes et entendu les doléances des marchands, des industriels, des cultivateurs, des légitimistes, des radicaux, des orléanistes, des républicains, des bonapartistes, des travailleurs, des paresseux, des gens de lettres, des artistes, des décadents, des riches, des pauvres, des malveillants et de beaucoup d'autres encore, j'en ai conclu que l'honnêteté était rare en ce moment, que l'homme heureux est encore à naître et que cette conclusion n'était même pas une découverte de ma part.

Que si l'on me demande quel pays je préfère, je répondrai que mon rêve serait de passer l'hiver en France et l'été au Canada, et que, pour me rendre d'un pays à l'autre, je prendrai une ligne dont les navires partent sérieusement à date fixe.

. Quant au général Boulanger, j'ai écouté ce qu'on disait de lui et les airs sont ainsi divisés.

Le général, disent les uns, n'a pas de passé militaire, et on le considère dans l'armée comme très inférieur à tous les autres généraux de division. Quant à la revanche, nous la voulons autant que lui, mais mieux que lui, c'est-à-dire de manière à être sûrs de la réussite.

Comme homme, il a fait ses preuves, en ce sens qu'il s'est montré sous un jour déplorable dans ses rapports avec le duc d'Aumale qu'il a flatté longtemps et qu'il a fait expulser plus tard.

Comme citoyen, il ne cherche qu'à faire du tapage et à acquérir une popularité de mauvais aloi, et comme homme d'intérieur vous avez vu qu'il n'est pas un modèle à donner aux familles, puisqu'il a cherché à divorcer dernièrement.

Somme toute : soldat des plus ordinaires, citoyen dangereux et mauvais mari.

Le général protestent les autres, est le seul ministre de la guerre sérieux que nous ayons eu depuis vingt ans. C'est lui qui a donné confiance à l'armée, qui lui a fait faire des progrès incroyables, c'est l'homme de l'avenir, de la revanche, de la délivrance de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est le citoyen intègre qui veut chasser les incapables qui sont au pouvoir, il sera notre sauveur !

Et parmi ses plus chauds partisans, il faut surtout entendre notre ami Foursin-Escandre, que beaucoup d'entre vous connaissent puisqu'il était déjà venu huit ou dix fois au Canada.

— Mon cher, me disait-il un soir, en terminant une longue dissertation sur les affaires de France, nous ne manquons certes pas d'hommes dans notre beau pays, mais je n'en vois qu'un qui ait assez de nerf pour nous conduire sur les bords du Rhin, avec des chances de succès. Aujourd'hui les Français se départissent en deux classes : nos amis et les autres.

— Qui cela, les autres, lui dis-je ?

— Les autres ?... hum !... les malveillants ! ! !

Il est difficile de trouver des opinions plus diamétralement opposées, et si vous voulez savoir de quel côté je me rangerais si j'étais forcé de faire un choix, je crois bien que je serai peut-être légèrement malveillant.

. Pour nous, qui sommes assez heureux pour n'avoir pas besoin de songer à la guerre, puisque nous n'avons pas d'ennemis, tous nos vœux sont pour que le grand duel prochain se termine à l'avantage de notre mère-patrie et pour qu'elle jouisse enfin du calme et de la paix qui règnent dans la Nouvelle-France.

Il est probable que le jour du combat ap-

proche, et je crois que l'année qui va commencer verra la solution du grand problème.

En attendant, je vous souhaite bon an et bon jour.

Leo Leduc

1889 : LA DÉBUTANTE

(Voir gravure)



'EST à ce vieux théâtre, où déjà tant d'actrices ont passé, que les savants, pour en supputer les nombres, se querellent sur des milliers.

Si vieux, ce théâtre ! Nul n'en connaît le fondateur ; et les spectateurs en malins ont même fini par dire que c'est un théâtre qui s'est fait tout seul.

La direction aussi est mystérieuse. A peine on aperçoit, sorti de la coulisse, je ne sais quel régisseur sans âge, auquel, de siècle en siècle, les spectateurs ont trouvé une figure de vieillard. Il passe, indifférent en apparence à la scène et à la salle, présentant chaque actrice au public ; puis les fauchant hâtivement, tour à tour, sur les planches : les plus sifflées ou les plus acclamées, peu lui importe ! Il renvoie, là-haut, à l'invisible direction — sans que personne sache si elles y parviennent — les plaintes d'un public sans cesse renouvelé. Car le public se plaint toujours. Pourtant, que de transformations sur la scène, heureuses souvent ; combien de bouleversements, quelquefois inutiles !

Mais, chose étrange ! à mesure que l'installation générale devient plus confortable, luxueuse même — le progrès des sciences ayant permis de réaliser des merveilles — ce public mieux assis s'intéresse et s'amuse moins, et médite davantage de la direction occulte qu'il veut enfin saisir et rendre responsable. Ce sont de grands cris, quasi féroces, parmi les hautes galeries : " Ils n'entendent point, " ils ne voient point. " Ils menacent sans cesse d'envahir et de briser les loges. En vérité, depuis que le théâtre est théâtre, les spectateurs se sont battus moins pour le spectacle que pour les places. Hélas ! et dans les loges, c'est là, c'est là qu'on baille derrière les événements.

Pendant, tout a été joué sur la scène : les naïfs mystères, les drames de sang, les navrants mélodrames, la comédie — et la meilleure — les farces grossières, les saynètes académiques. Que de rires ! que de larmes ! des sourires, aussi, de spectateurs plus fins et de secrètes émotions d'être sensibles qui font les sceptiques ?

Jadis, le public plus simple s'émerveillait très volontiers. Son imagination aidait beaucoup à la mise en scène : un bruissement sous les planches, il entendait les nymphes sortir des ondes ; un éclair dans les frises, il voyait les anges descendre du ciel. Le public d'aujourd'hui est devenu savant et critique : pédant, pour tout dire. Il examine avec des lorgnettes perfectionnées les dessous des objets : il prétend connaître au commencement le mot de la fin, et, par une contradiction de sa nature et à cause de son ignorance des choses, il gémit de ne plus goûter le plaisir après qu'il a détruit l'illusion.

Autrefois aussi, c'était de mode d'applaudir les actrices. L'étoile vieillie, abandonnant la scène, on la fêtait avec mélancolie. Et le dernier soir de décembre, qui était sa représentation d'adieu, au souvenir de ses rôles divers, quel spectateur n'avait la voix émue en fredonnant les refrains, gais ou tristes... demain déjà des refrains d'autant ! Maintenant, sans un rappel, sans un bravo ! une actrice remplace l'autre. " Celle-là était vieille, murmurent les vieux spectateurs ; et celle-ci ? Aucun charme, nulle passion ! On n'entend plus leur voix... elles ne savent plus dire. " Et les jeunes spectateurs — oh ! tristesse ! — raillent dans toutes les deux le passé et le souvenir, la beauté et l'amour.

Elle est là, la débutante. Les fabuleux échos de la moderne réclame l'ont, en grand tintamarre, annoncée ; et dans les journaux, sur les affiches, aux vitres des magasins, c'est son chiffre qui est en vedette. Même dans les familles et jusqu'au près du plus pauvre foyer, on s'entretient de son début. Déjà, sous les portes cochères, au coin des rues, les pauvres vous demandent l'aumône en son nom.

Spectateurs, ne pourriez-vous pas lui faire crédit d'un peu d'enthousiasme ? Car, enfin, vous, spectateurs moroses, est-ce que vous croyez que le théâtre manque de richesses pour la mise en scène future ? Regardez, regardez les vieux décors, ceux de la création du théâtre, ceux qui furent faits durant les six jours : ces fonds d'arbres, ces mers bleues, ces ciels d'aube et de crépuscule, cette vûte de la nuit aux milliards de lueurs lointaines, vieux décors toujours neufs, rafraîchis et renouvelés par une éternelle main d'artiste.

Et vous, spectateurs craintifs, ce qui vous gêne d'avance le spectacle et l'actrice, serait-ce ces cris partis quelquefois de-ci, de-là : " Le théâtre craque ! " — " Le théâtre brûle ! " Certes ! il a toujours, ou ne sait d'où, un peu craqué ; et toujours on ne sait d'où, des étincelles ont jailli. Mais votre strapontin qui tombe, est-ce la salle entière écroulée ? et une frise en feu, l'embrasement de l'édifice ?

Ecoutez, écoutez le vieux régisseur qui murmure dans sa vieille barbe, pour l'une après l'autre de vos fugitives générations : " La direction, là-haut, veille, répare, étend. ... "

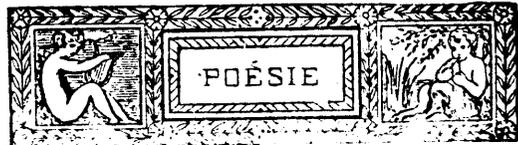
Elle monte sur la scène, la débutante ! Jolie ! Belle ! Ce n'est encore qu'un visage inanimé qui s'illuminera de ses rôles. Mais n'est-ce pas qu'elle a, sous sa mine du Conservatoire et dans son costume inépuisable, la grâce, le charme, un je ne sais quoi de l'aurore ?

Que jouera-t-elle ? Du classique ? Du romantique ? ou quel que pièce naturaliste ? Répertoire ancien ou répertoire moderne, ce sera l'amour, l'éternel amour sous une nouvelle figure d'amoureuse.

Laissez-vous prendre à ces airs d'ingénue, et qu'elle vous fasse un peu battre le cœur ! Souvenir, espoir, saluez-la, vieux spectateurs ! Acclamez-la, ô jeunesse !

Sur le vieux théâtre du monde, sois la bienvenue, nouvelle année !

FRANÇOIS DE JULLIOT.



QUE DISAIT-ELLE ?

Rêveuse, assise aux bords des eaux,
Songeant aux fleurs qu'elle a semées,
A l'heure où le chant des oiseaux
S'éteint dans l'ombre des ramées,
Une fillette au front vermeil
L'œil brillant d'amour et de flamme,
Sous les derniers feux du soleil,
Ouvrait les replis de son âme.

Sa voix qui parlait aux échos,
Semblait suspendre la nature,
Puis on aurait dit que les flots,
Jaloux d'entendre son murmure,
Aplanissaient leur front d'azur
Pour faire briller dans les ondes
Les rayons de son regard pur
Et ses soyeuses boucles blondes.

Le soir caressait, plein d'amour,
De sa mélodieuse haleine,
Ses lèvres, son cou de velour,
Qu'embrassaient un collier d'ébène.
De la nature qui s'endort,
Livrée à tout le grand mystère,
Souriant dans un rêve d'or,
La fillette oublia la terre.

Ses lèvres murmurant tout bas
Laisèrent glisser mille choses
Que l'on comprend, qu'on ne rend pas.
Et que l'on puise dans les roses...
Que pouvait dire cet enfant,
Que se passait-il en son âme ?...
Elle disait ce que souvent
Resseint, mais ne dit pas, la femme...

J. W. POITRAS.

Montréal 1888.

LES ENFANTS DANS LES BOIS

LÉGENDE



TROIS enfants se rendant ensemble à l'école réfléchissent que c'est bien ennuyeux d'étudier, et se disent : Allons au bois, nous y trouverons toutes sortes de jolis animaux qui n'ont rien de mieux à faire que de jouer, et nous jouerons avec eux.

Ils s'en vont et passent sans oser s'arrêter devant l'active fourmi, et s'écartent aussi de l'abeille. Mais le hanneton, qu'ils invitent à s'associer à leur récréation, leur dit :

— Y songez-vous ? Il faut en ce moment que je me construisse, avec ces brins d'herbe, un nouveau pont solide.

— Moi, dit la souris, je dois faire mes provisions pour l'hiver.

— Moi, dit la blanche colombe, j'ai plusieurs choses encore à porter dans mon nid.

— Moi, dit le lièvre, je m'amuserais volontiers à courir avec vous, mais je n'ai pas encore lavé mon museau ce matin. Avant tout, je dois faire ma toilette.

— Et toi, gentil ruisseau, s'écrient les petits déserteurs, toi qui sautille et babille si bien, ne veux-tu pas jouer avec nous ?

— Ah ! voilà de sots enfants, répond le ruisseau. Comment ? Vous vous figurez donc que je suis inoccupé ! Eh ! nuit et jour, je n'ai pas un instant de repos ! Il faut que je désaltère les hommes et les animaux, que j'arrose les collines, les vallées, les champs et les jardins. Il faut que j'éteigne les incendies, que je fasse mouvoir des forges, des moulins, des scieries. Je n'en finirai pas si j'essayais de vous énumérer tous mes différents emplois. Adieu, je suis pressé.

Les enfants, déconcertés, lèvent les yeux en l'air et aperçoivent un pinson perché sur une branche.

— Ah ! lui disent-ils, toi qui n'as rien à faire, veux-tu venir jouer avec nous ?

— Rien à faire ? Etes-vous fous, répond le pinson. Pendant le jour, il faut que j'attrape des mouches pour ma nourriture. Il faut que je fasse ma partie dans le concert des autres oiseaux, que je récréé par mes chants le pauvre ouvrier dans son travail, que j'endorme les enfants par un autre chant et que, soir et matin, je célèbre les louanges de Dieu. Allez, petits paresseux que vous êtes, allez aussi à votre devoir et ne venez plus troubler les habitants des forêts qui tous ont leur tâche à remplir.

Les enfants ont profité de cette leçon, et ils ont reconnu que le plaisir est la récompense du travail.

XAVIER MARMIER.